



Académie des sciences d'outre-mer

Les recensions de l'Académie ¹

***Esclavages et littérature : représentations francophones / sous la direction de
Christiane Chaulet Achour
éd. Garnier, 2016
cote : 60.816***

Une longue introduction de Christiane Chaulet Achour, sous la direction de laquelle est publié cet ouvrage collectif, explicite le sous-titre « Représentations francophones ». Professeur de littérature comparée à l'Université de Cergy-Pontoise, elle s'est assurée la contribution de huit autres universitaires pour mettre en évidence la façon dont certaines œuvres littéraires avaient représenté l'esclavage. A été écartée d'emblée du panel retenu la littérature française des XVIII^e et XIX^e siècles très riche en récits sur l'esclavage et la traite négrière. Deux catégories d'œuvres de fiction ont été choisies. La première comprend des ouvrages du IX^e au XX^e siècle se rapportant au monde musulman, à l'ancienne Indochine, à Maurice et à la Martinique. La seconde, « Esclavage et traite transatlantique », concerne principalement des œuvres d'écrivains antillais bien connus pour la plupart. Des contributions réunies dans cet ouvrage on retiendra ici ce que leurs analyses font ressortir de plus caractéristique ou original dans les œuvres étudiées.

La première partie s'ouvre sur les célèbres contes arabes des « Mille et une nuits ». Comment nous font-ils percevoir la vision de l'islam sur l'esclavage ? Après un bref historique de l'islam en terre arabe, l'auteur de l'étude en donne une image assez différente de celle de l'imaginaire habituel de l'Occident. Ce n'est pas l'esclave condamné aux travaux les plus pénibles mais une sorte de domestique, au service des femmes dans une servitude douce et bien supportée. L'esclave noir reste cependant méprisé et redouté pour sa sexualité.

Un autre aspect de la représentation des esclaves en terre d'islam est tiré du roman *Rose noire sans parfum* de Jamel-Eddine Bencheikh paru en 1998. Spécialiste du Moyen Age arabo-musulman cet écrivain a relaté un épisode tragique de l'histoire de la basse Mésopotamie du IX^e siècle, la troisième grande révolte des Zandj ; de 869 à 883 elle fut la plus grande insurrection d'esclaves du monde musulman et menaça l'empire de Bagdad. Dans ce contexte une représentation romanesque des esclaves nous est fournie et analysée. On y voit des milliers d'esclaves prenant les armes avec enthousiasme pour former une armée sous la conduite de leur maître puis le mouvement s'essouffler après une lutte de quinze années.

La contribution suivante nous ramène à une époque beaucoup plus récente en Egypte, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. La représentation de l'esclavage décrite s'appuie



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academieoutremer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/). Basé(e) sur une œuvre à www.academieoutremer.fr.



Académie des sciences d'outre-mer

sur les romans d'une Française, Jehan d'Yvray, épouse d'un Egyptien ; elle s'est intéressée à l'esclavage dans les harems au moment de l'abolition, de la résistance et des survivances qui ont suivi. Les femmes esclaves des harems s'étaient accommodées de leur mode de vie et de leur soumission dans une microsociété organisée. Malgré les contraintes, les conflits intérieurs, les intrigues, elles redoutaient d'en sortir à la suite de l'abolition en 1877 dans ce pays. La complexité d'un esclavage considéré comme tolérable et la difficulté d'appréhender leur liberté par celles qui en étaient privées n'est pas le moindre paradoxe de cette époque.

Les trois autres contributions de la première partie n'ont qu'un rapport lointain avec l'esclavage au sens habituel du mot et sont plutôt hors sujet dans cet ouvrage axé sur sa représentation dans la littérature. Leur intérêt est cependant de faire sortir de l'oubli des faits et des méthodes révélés par des romanciers.

A partir du roman d'Yvonne Schultz *Dans la griffe des jauniers* publié en 1931, la quatrième contribution évoque et condamne les méthodes brutales de recrutement de main d'œuvre utilisées dans la décennie 1920 dans l'ancienne Indochine française. Des paysans tonkinois étaient recrutés de force et déportés sur les hauts plateaux de Cochinchine pour y travailler sur les plantations d'hévéas. Certes les conditions de vie y étaient pénibles mais il s'agissait de travailleurs dotés d'un contrat de trois ans ne s'apparentant pas du tout à l'emploi d'une main d'œuvre servile. On ne peut donc pas en tirer un apport à la représentation d'esclaves, objet de l'ouvrage collectif.

Il en est de même pour la contribution concernant l'île Maurice. L'auteur s'attache à rechercher dans le livre de l'écrivaine mauricienne francophone Natacha Appanah *Dans les rochers de poudre d'or* paru en 2006 l'explication des difficultés de coexistence des communautés mauriciennes résultant de leur passé. Les anciens esclaves noirs africains sont devenus affranchis après l'abolition de 1848 et ont été assimilés aux Blancs formant une même communauté. Dans le même temps les Britanniques qui occupaient l'île depuis 1810 avaient commencé dès 1834 à créer une immigration massive de travailleurs contractuels en provenance du sous-continent indien pour avoir de la main d'œuvre non servile sur les plantations de canne à sucre en plein essor. En l'espace de quatre-vingt-dix ans la population indo mauricienne qui en est résulté est rapidement devenue très majoritaire. D'où la survivance de tensions dans la vie politique locale.

Avec la contribution « Esclavage et Nazisme » on touche non pas à une représentation mais à une interprétation mémorielle. Dans un roman publié en 1990 *L'Etoile noire*, Michelle Maillet raconte comment une Antillaise noire emmenée en déportation avec ses patrons juifs compare la Shoah à la déshumanisation de ses ancêtres par l'esclavage.

Neuf contributions se rapportant à l'esclavage et à la traite transatlantique forment la deuxième partie de cet ouvrage collectif. On rentre bien alors dans le sujet avec l'expression littéraire de l'esclavage telle qu'elle se trouve dans la littérature contemporaine.

Le roman de l'Antillaise Maryse Condé, *Chiens fous dans la brousse* traite, sous la forme d'un conte pour la jeunesse, d'un procédé de recrutement d'esclaves au Mali, le rapt d'enfants. Il en fait ressentir les souffrances endurées, le cynisme des voleurs, la perte des



Académie des sciences d'outre-mer

repères familiaux, l'appât du gain des marchands, la douleur du départ et les affres de la traversée.

Dans *La saison de l'ombre* la romancière camerounaise Léonora Mélando reconstitue le drame vécu par la population d'un village lors des départs pour l'esclavage. Il s'agit cette fois non pas du vécu de l'esclave mais de celui de la famille et du clan assistant impuissants à leur démantèlement. La contribution qui s'y rapporte insiste sur ce phénomène de rejet de la capture par le groupe social et sur l'effet de déshumanisation de l'esclave du fait de la perte de son nom.

Le *Cahier d'un retour au pays natal* du poète martiniquais Aimé Césaire, est assurément une représentation littéraire de l'esclavage devenue un grand classique, étudié dans les écoles. La blessure et les souffrances initiales persistent dans la mémoire. Le poids traumatique de l'histoire a pesé lourdement sur le passé colonial de l'île et produit encore ses effets sur le présent. S'estompera-t-il dans l'avenir ?

A cette question répond un autre poète martiniquais, Edouard Glissant, dans *Le Quatrième siècle* paru en 1964. Reconstituant le passé négrier, mélangeant les époques, le dialogue développé tout au long du roman entre descendants d'esclaves de générations différentes exprime la tension autour de la mémoire. Mais la « mémoire offusquée » doit laisser place à une approche apaisée de l'histoire.

Le roman *L'isolé soleil* de l'écrivain guadeloupéen Daniel Maximin, édité en 1981, donne une représentation de l'esclavage dans la période des luttes pour son abolition entre les années 1780 et 1848. S'appuyant sur des données historiques il crée la fiction du Cahier de l'esclave Jonathan pour évoquer l'intensité et les péripéties de l'aspiration à la liberté. Ne passant pas sous silence le trouble identitaire subsistant chez les Antillais quant à leur origine, il propose de le dominer en construisant l'humanité caraïbe d'aujourd'hui et de demain.

Moi, Tituba, sorcière noire de Harlem de Maryse Condé, paru en 1986, renouvelle quelque peu l'approche des représentations. La romancière nous emmène en effet aux Etats-Unis à l'occasion du procès célèbre des sorcières de Salem. Le procédé narratif adopté consiste à se mettre à la place de l'esclave. C'est donc un récit totalement imaginaire mais reprenant en fait des réalités tragiques. La situation des femmes esclaves soumises aux exigences sexuelles de leur maître ou à la brutalité des viols est représentée de façon crue et tempère l'image courante de l'esclavage doux des esclaves de l'habitation par rapport à la pénibilité de celui de la plantation.

Le premier roman *Chronique des sept misères* du martiniquais Patrick Chamoiseau, paru lui aussi en 1986, inscrit la mémoire de l'esclavage dans le contexte social et culturel actuel de son île. Par un habile procédé littéraire, le passé est évoqué par la voix d'un porteur de paniers des marchandes du marché de Fort-de-France à la recherche d'un trésor enterré avec un esclave assassiné par son maître et qui revient dans la vie d'aujourd'hui. La recherche du trésor est en réalité une quête des origines, des résurgences de l'esclavage et des savoirs ancestraux dans la société martiniquaise d'aujourd'hui.



Académie des sciences d'outre-mer

L'ouvrage d'Evelyne Trouillot *Rosalie l'Infâme*, paru en 2003, nous emmène dans son pays natal, Haïti. L'écrivaine revient sur la période esclavagiste pour faire « acte de mémoire ». Elle fait s'exprimer les victimes et les rebelles de l'esclavage sur leur vécu, les traitements infligés aux femmes, leur soumission ou leur résistance aux relations sexuelles imposées par le maître ou au viol des « commandeurs » de plantation, les avortements et même les infanticides provoqués pour ne pas avoir d'enfants qui ne pourraient être qu'esclaves, les punitions infligés aux esclaves marrons. La honte de ce douloureux passé d'humiliations et de souffrances et la lointaine origine africaine doivent être réappropriées et dépassées pour la construction d'une mémoire identitaire tournée vers l'avenir.

La dernière contribution révèle comment, dans *L'Empreinte à Crusoé* publié en 2013, Patrick Chamoiseau réécrit le roman célèbre Robinson Crusoé de Daniel Defoe qui depuis sa parution en 1719 passionne la jeunesse. Dans le contexte esclavagiste de la traite transatlantique Robinson est un négrier blanc qui se livre au commerce triangulaire. Chamoiseau en fait un Noir, jeune Dogon capturé sur les côtes africaines par un capitaine et devenu marin sur la frégate victime de la fameuse tempête. La représentation de l'esclavage est alors au cœur du récit. Désormais il ne sera pas possible de lire Robinson Crusoé sans le situer dans cet arrière-plan de la Traite négrière au XVIII^e siècle.

Par la rigueur de l'analyse et la richesse de la documentation ces contributions montrent à l'évidence que la source de l'apprentissage comme thème d'expression littéraire n'est pas encore tarie. Elles conduisent toutefois à un certain sentiment de répétition, de choses déjà dites et à une interrogation : peut-on voir se renouveler indéfiniment le regard sur l'esclavage et la façon de traiter la mémoire d'une histoire déjà largement explorée par la recherche et la littérature ?

Michel David